

colloque FNCP du 4 juin 2018  
intervention de Régine LE BELLER-DESHAYS

Le thème de ce colloque est ambitieux.

Il fait entendre un grand désir de changement des pratiques, un grand désir que l'enfant et ses parents ne soient plus rivés au déterminisme de leur histoire.

Ce colloque est une forte proposition de changement de penser la protection de l'enfance, une forte proposition de pratiquer cette pensée.

Ce colloque invite à soutenir la transformation comme possible. Le centre parental n'est pas seulement un outil supplémentaire de la protection de l'enfance, il est une nouvelle façon de pratiquer, d'interroger ce que protéger veut dire.

En introduisant un troisième, le père, dans l'accompagnement d'une naissance, le centre parental n'a rien fait d'autre que de se mettre au plus près de la vie. Le candidat choisi par la mère est le mieux placé pour parler la langue de l'amour et du désir à la communauté mère-enfant, il est le meilleur tiers.

Le père est inscrit au point d'origine de toute histoire. Il fonctionne comme médiateur du désir de la mère et de l'enfant. Il fait fonctionner une structure.

Se mettre au plus près de la vie n'est pas rien et n'a pas été le fruit d'une décision, mais *d'une invention produite par une rencontre.*

Vous connaissez tous et toutes maintenant l'histoire de l'origine de l'existence du centre expérimental de l'association Aire de Famille : Brigitte Chatney a entendu la parole d'une femme résidente du centre maternel où elle travaillait.

Je voudrais toutefois nous arrêter un instant sur ce point source, pour le vitaliser, mettre au travail ses effets.

Que s'est-il passé ?

Brigitte dit que, tout d'un coup, elle a réalisé que le désir de cette femme de vivre avec son homme n'avait pas été pris en compte. Elle a réalisé qu'en conséquence l'enfant était privé de son père. Elle s'est alors demandée si son établissement œuvrait bien à la protection de l'enfance, elle s'est demandée ce que protéger veut dire.

C'était il y a 30 ans. Les femmes accueillies en centre maternel n'étaient plus des filles-mères, toutefois, ça ne se faisait pas d'accueillir l'homme et la femme, les deux parents.

**Ça ne se faisait pas.** La société fonctionnait encore sur ce qui faisait évidence à savoir que la mère pouvait suffire et que le père était le plus souvent le fauteur de troubles.

Ce qui est important à souligner c'est justement que l'évidence, tout d'un coup, n'a plus fonctionné pour Brigitte et que c'est dans la rencontre d'un désir exprimé que ça s'est passé. C'est important parce que, de ce qui s'est passé là découle l'esprit de la suite.

Brigitte s'est prêtée à entendre quelque chose qui ne lui était jamais venu à l'esprit. Elle s'est laissée enseigner, c'est la résidente qui a changé son point de vue.

C'est là que je vois l'innovation qu'est le centre parental. L'innovation est cet accompagnement guidé par le désir de l'autre. C'est bien différent d'une posture.

Il nous est d'ailleurs souvent arrivé, en réunion, de souligner l'enseignement des résidents, le chemin qu'ils faisaient faire à chacun d'entre nous.

L'innovation du projet, accueillir l'enfant à naître avec ses deux parents est donc le produit d'une rencontre, d'un moment où le voile d'un « ça ne se fait pas » est tombé.

D'un coup aussi la situation individuelle est passée au social. La société ne pouvait plus continuer à faire comme avant, continuer à faire dans le cadre de la protection de l'enfance ce qui était en train de changer dans la société depuis une bonne vingtaine d'années.

Une loi est passée, en mars 2016, et le père peut désormais faire partie du contrat d'accompagnement. Ceci change beaucoup de choses quant à son engagement. Il n'est plus un satellite, un invité, il participe pleinement au processus. Devenir père n'est pas plus simple que de devenir mère, c'est différent, mais aussi un chemin à tracer.

Se tenir au plus près de la vie n'est pas le plus facile.

C'est le plus difficile, car c'est le plus confrontant. Nous voilà en présence d'un couple et de ses vicissitudes et d'un enfant en construction.

C'est le plus difficile et c'est le plus facile, car nous pouvons compter sur le désir des plus concernés. Chacun joue sa partie, personne ne fait semblant, la vie n'est pas ailleurs, elle est là, au présent. Ils sont trois et la parole circule.

*Alors, s'agit-il d'une posture, concernant le professionnel, comme l'annonce le programme ?*

Peut-il opter pour une conception valable pour tous ?

Une posture serait de l'ordre d'une façon de dire et de faire déterminée à l'avance. Il y aurait une connaissance, un protocole qui soutiendrait cette posture. Il y aurait une évidence.

La posture laisserait peu de place à l'accueil de la singularité.

Ce qui m'a sauté aux yeux en arrivant à Aire de Famille a été que le mot désir apparaissait à tous les paragraphes du contrat d'accompagnement.

Les résidents étaient censés exprimer leur désir et les professionnels étaient censés les accompagner, dans le quotidien, à soutenir ce désir. Ils n'étaient donc pas censés vouloir quelque chose pour eux, sinon désirer qu'ils œuvrent à leur réalisation.

Dire son désir n'est pas chose aisée, même, pas tout à fait possible.

Il est toutefois possible d'en dire un bout.

Lors de leur arrivée au centre parental ces jeunes couples exprimaient tous leur désir d'élever et de choyer leur enfant ensemble. Dans le même temps, ils exprimaient leur crainte qui motivait leur demande d'aide, celle de lui faire vivre la violence qu'ils avaient eux-mêmes vécue. Ils l'exprimaient tous, mais chacun de façon singulière. Bien sûr ils n'avaient pas la même histoire, bien sûr ils n'avaient pas fait les mêmes rencontres, mais surtout, à travers le bouleversement que représentait cet enfant à naître ils avaient

chacun quelque chose de précieux à faire entendre et à vivre. Ce quelque chose de précieux peut porter le nom de désir, de vérité, au sens de « à chacun sa vérité ».

Autrement dit ces jeunes étaient comme tous les jeunes dans la même situation : ce qui les inquiétait en pensant à leur bébé, c'était eux-mêmes. Et ils étaient en grande demande, souvent, de pouvoir dire leurs craintes.

Est-ce que je suis capable de faire autrement que mes parents, je suis capable d'être une bonne mère, un bon père ? Du moins suffisamment bons comme le disait Winnicott ?

Ils ne sont en effet pas les seuls, loin de là, à se poser ces questions. Nous y avons tous affaire à un degré qui est celui, plus ou moins important de l'angoisse.

La violence s'exerce dans tous les milieux sociaux et on la retrouve dans les cours de récréation, dans la rue, dans le monde.

ALORS !

**Comment traverser cette contradiction qu'est la peur de faire vivre à son enfant ce qui a été douloureux pour soi même ?**

Cette contradiction qui est de craindre faire mal à celui qu'on aime ?

L'angoisse est en quelque sorte une reconnaissance de l'impulsivité ; la reconnaissance que nous pouvons être emportés par « ce qui est plus fort que nous » et qui nous ferait commettre l'irréparable. La charge pulsionnelle est bien un élément à prendre en compte, mais, finalement, comme le baromètre de l'angoisse.

L'angoisse est connotée négativement. Pourtant elle est au cœur de la vie de l'être humain. Elle apparaît comme obstacle, mais elle révèle aussi le désir de dépassement de l'obstacle, le désir de changement, le désir de vivre autrement.

C'est ce désir que chacun est appelé à soutenir.

Après une montagne, une autre montagne dit le proverbe chinois ; jusqu'à peut-être trouver une vallée paisible.

L'angoisse est au cœur de chacun comme un étranger *non grata*. Des représentations sont alors projetées sur l'autre, le couple étant un lieu privilégié de projections. Ne plus être terrorisé par cet étranger en nous nécessite un cheminement, c'est celui de la transformation. Cet étranger finit par ne plus faire peur, il devient notre accès à l'autre. Il devient l'inconnu que nous désirons découvrir qui nous fera nous découvrir.

Ne plus avoir peur de nous-mêmes serait finalement *la visée* si nous voulons rencontrer l'autre. C'est ce qui se passe la plupart du temps.

Le travail d'équipe en centre parental était très « pensé ensemble », chacun était au courant de ce qui se passait dans la vie de chaque résident même s'il s'engageait de façon plus privilégiée avec certains couples. Il était aussi basé sur la confiance, c'est-à-dire que si chacun donnait son point de vue, le jugement, lui, n'était pas le bienvenu. Chacun, aussi, était investi comme accueillant dans ce salon dont la gaieté et le confort surprenaient tout arrivant. L'importance attribuée au plaisir et à l'art ne pouvait que se remarquer d'emblée. Par ailleurs, et c'est essentiel, le centre parental s'était doté d'espaces d'élaboration diversifiés : longues réunions hebdomadaires avec psy de l'équipe, supervisions analytique et haptonomique, clinique de concertation.

Ne plus avoir peur de soi-même est un chemin dans lequel on a besoin d'adresser sa parole à d'autres. C'est la vie, on n'avance pas tout seul.

À ce compte-là, les professionnels ne sont pas différents des résidents. L'espace de la rencontre est le lieu de la transformation. C'est dans la proposition des professionnels de se placer à ce niveau-là, au niveau du désir, que se loge la dissymétrie. Se placer à ce niveau c'est se placer au niveau de la surprise, du nouveau et surtout de la confiance dans le désir. C'était le plus surprenant pour les résidents qui venaient constamment nous interroger sur cette confiance.

Je me souviens d'un jour où un couple a déboulé comme deux furies au centre parental. Ils étaient dans tous leurs états, ils voulaient se faire la peau. C'était quand même étonnant qu'ils soient venus mettre en scène leur violence au centre parental.

Je me souviens avoir dit qu'ils nous avaient fait cette confiance.

Pas seulement.

Ce qu'ils ont fait ce jour-là, d'autres n'étaient pas en reste, mais peut-être pas aussi violemment, ce qu'ils ont fait ce jour-là, c'est aussi de faire appel à la parole. En venant au centre, ils espéraient, inconsciemment, pouvoir faire quelque chose de ce qu'ils étaient en train de vivre. Faire quelque chose de ce qui arrive, de ce qui déborde, c'est ce que les résidents pouvaient espérer de ce qui s'était tissé avec les professionnels. La venue de ce couple venait faire occasion à la transformation par la parole. Nous sommes des êtres parlants. C'est de cette façon que nous construisons le monde ; on peut dire que le symbolique vient se substituer à ce qui terrorise et met en violence. Ici ce couple faisait appel à la parole pour border ce qui les terrorisait et qu'ils projetaient sur l'autre.

Ils faisaient appel à une présence.

Un autre jour une jeune femme, en panique, débarque elle aussi dans le salon, criant à la cantonade, bouleversée, tournant autour des canapés, en impossibilité de s'asseoir.

Elle venait d'apprendre qu'elle était enceinte d'un deuxième enfant et cela l'angoissait, la débordait complètement. Elle aussi ses pas l'avaient menée vers le centre parental ; il était le lieu où elle espérait trouver un peu de calme, mais surtout une présence. Elle n'était pas en état d'écouter, nos paroles ne pouvaient être que très simples, comme un bercement. Cet état a diminué d'intensité chaque jour, mais beaucoup de jours ont été nécessaires pour que la parole advienne, pour qu'elle puisse se poser la question de son désir et ensuite en parler avec son compagnon. Pendant tous ces jours, on peut dire qu'elle a séjourné dans le salon, se saisissant de toute écoute et attention. Le centre portait bien là son nom. Petit à petit elle s'est recentrée, a retrouvé une unité.

Nous étions sollicités de façon intensive, en l'occurrence comme ceux capables d'accueillir ce qui se représentait et faisait événement traumatique. Le professionnel était celui ou celle capable d'accueillir l'inconnu, soit, pour cette jeune femme, la façon dont elle vivait cette annonce.

Nous avons avancé sur le mot rencontre.

Nous sentons déjà qu'il ne s'agit pas que d'un échange.

Nous sentons qu'il s'agit plutôt d'un dialogue en résonance.

Que se passe-t-il dans une rencontre ? ou mieux, que passe-t-il, entre deux êtres humains ?

D'abord l'autre est comme une langue étrangère, on ne comprend pas grand-chose. Toutefois il y a l'accent. Comment le dit-il ? Avec l'accent de la vérité, de la séduction, du faux, du monotone, de la tristesse, de l'excitation, du désespoir ? Ou tout simplement, avec *son* accent ?

Dans la langue, il y a sa langue, sa façon de parler, et c'est ça qui désire être entendu. Le poète André Du Bouchet dit ceci : « Il n'y a pas tellement lieu de comprendre ou de ne pas comprendre, ce qui est toujours une réduction, mais qu'il y ait quelqu'un en face, une présence, et qu'il est lui-même présent. Et cette présence, la mienne, qui devrait le rappeler à la sienne, passe par-dessus ce que, momentanément, on ne comprend pas, ou qu'on croit comprendre. La question de la compréhension ne se pose pas si on a le sentiment de se trouver en compagnie de quelqu'un de bonne foi, même de quelqu'un qui ne parlerait pas la même langue que la sienne. »

Dans la vie, la vie de chacun, il n'y a pas que l'éducation, il y a aussi les rencontres. Faire une bonne rencontre, je dirais que c'était la visée de l'équipe d'Aire de Famille. Souvent formulée sous le vocable « Art de la rencontre ».

L'éthique était celle-là : tenter de faire et d'être une bonne rencontre.

Une rencontre, chacun le sait, ça transforme. Une rencontre, ça permet le changement de point de vue, ça suppose l'échange dans la parole, dans la présence, ça donne à penser que le rêve est possible. Le rêve ici s'oppose à la peur qui se présente comme l'obstacle, l'impossible. Une bonne rencontre serait celle qui donnerait à penser que son rêve est possible, *que c'est même ça qu'il y a à faire*.

L'expérience a duré dix années. Nous avons vu de nombreux enfants se développer joyeusement, entrer à la crèche, à l'école et faire le bonheur de leurs parents, eux qui, souvent, avaient vécu ces lieux extérieurs comme celui de l'abandon ou du signalement.

Dans notre proposition je n'oublierai pas la sensibilité à l'art. Les murs du salon avaient pour tableaux de magnifiques photos de chaque couple. Un artiste photographe a su capter la beauté de chacun, de chaque famille afin que nous puissions la leur restituer.

L'art aussi est le lieu de la transformation.

Ils ont été quelques-uns à se découvrir poètes en participant à un atelier d'écriture.

Nous avons fait la fête, confectionné des repas, découvert le quartier et sa vie culturelle.

Le 104, notre voisin a été investi dès son ouverture.

Nous avons beaucoup ri.

Régine Le Beller-Deshays